Document generated on 04/28/2024 4:27 p.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Liberté, Féminité, Fatalité
Cyberentretien avec Nelly Arcan

Mélikah Abdelmoumen

Number 215, July–August 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/10372ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Abdelmoumen, M. (2007). Liberté, Féminité, Fatalité : cyberentretien avec Nelly Arcan. *Spirale*, (215), 34–37.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Liberté, Féminité, Fatalité

(Cyberentretien avec Nelly Arcan)

Entretien réalisé par MÉLIKAH ABDELMOUMEN

Nelly Arcan est l'auteure de *Putain* (2001) et de *Folle* (2004), parus au Seuil. En septembre paraîtra son troisième roman, *À ciel ouvert* (Seuil), qui marque un tournant dans son travail romanesque.

Sur le toit d'un immeuble de Montréal, une femme se fait bronzer. Immobile sous les rayons, Julie O'Brien ne supporte pas la morsure du soleil : mais elle considère le traitement qu'elle s'inflige comme obligatoire.

La beauté, chez Nelly Arcan, est en rapport avec la maltraitance. La beauté est une guerre. Et la guerre surgit lorsque Rose Dubois la rejoint sur ce toit brûlant. Rose est en couple avec Charles Nadeau, un photographe de mode. Les deux femmes se lient, mais ne peuvent s'empêcher de projeter dans leur relation l'ombre de leurs peurs. Chacune peut repérer les traces de la chirurgie sur les lèvres ou les seins de l'autre. Un lien au scalpel. Et pendant que Charles manipule des photos sur son ordinateur, Julie et Rose se demandent laquelle est en trop, qui devra mourir.

Dans un monde de harcèlement publicitaire où le corps des femmes est sans cesse déshabillé et affiché, brandi comme une marche à suivre et refondu par la chirurgie esthétique, l'amour semble glisser des doigts.

Nelly Arcan, *À ciel ouvert* (extrait de la quatrième de couverture)

Spirale — Je t'ai entendue dire à plusieurs reprises qu'*À ciel ouvert* marquait une rupture par rapport à tes romans précédents, ou du moins le début d'une nouvelle étape de ton travail...

Nelly Arcan — Absolument. C'est ce que je voulais. *À ciel ouvert* marque une coupure par rapport à *Putain* et *Folle*. C'est un roman et non un récit d'autofiction, d'abord; ensuite, étant écrit à la troisième personne, les thèmes qui me « travaillent », notamment l'aliénation des femmes à une marche à suivre commandée par une promotion massive de leur corps, l'énigme du désir sexuel des hommes perçu comme inépuisable et *rejetant*, et la rencontre de ces deux réalités dans un monde où la sexualité, surinvestie, est ouvertement marchandée — bref, tous ces thèmes ne sont pas pris en charge par un monologue narré à la première personne mais par trois personnages principaux qui les incarnent à travers leurs motivations, et les événements qui les font bouger.

Avec ce livre j'ai appris qu'écrire, ce n'est pas seulement faire chanter l'écriture en la particularisant, ou en lui donnant le caractère d'une pensée en mouvement, c'est avant tout *écrire des scènes*. J'ai appris que la scénarisation était le nerf de la narration, donc que les éléments scéniques qui lui donnent corps devaient avoir une portée signifiante, tout comme les mots. L'écriture est en devenue moins torturée, plus classique, bien que l'on sente encore ce style « contorsionniste » qui donne au phrasé la même couleur et la même musique que celui d'avant.

Spirale — Derrière ce style plus « mesuré », ton souffle est toujours perceptible; on te reconnaît... À mon avis, ça donne encore plus de force au texte... Nous y reviendrons... Mais parle-nous d'abord des trois personnages centraux du roman. À la lecture, j'ai eu l'impression d'une entité bicéphale, formée par les deux filles et confrontée au personnage masculin — espèce de héros tragique. Autrement dit, tes personnages sont à la fois tout à fait incarnés et semblent chacun représenter quelque chose de plus grand qu'eux...

Nelly Arcan — Au départ il y avait seulement les deux personnages féminins, Julie et Rose, et le personnage masculin, Charles, n'existait qu'à travers la conscience des deux femmes. Je n'arrivais pas à créer une « psyché » masculine, laquelle avait été jusqu'à présent — je dois l'admettre — ni plus ni moins assimilée au désir sexuel à satisfaire et à renouveler. J'y suis parvenue en la faisant entrer en mode « folie », un terrain qui n'a pas de sexe, finalement. La folie, c'est une structure plus qu'un contenu, même si le contenu est toujours marqué par le genre. C'est donc par la maladie (la perversion sexuelle, puis la psychose) que Charles a acquis son autonomie de personnage et a commencé à penser par lui-même, à prendre la parole, à faire des gestes. Parmi les trois personnages, c'est le seul qui n'ait pas vraiment de projet, ou de quête : il vit simplement, il subit son sort à travers la détermination des deux femmes, puis, comme je le disais précédemment, à travers la psychose qui va peu à peu se réveiller pour se déployer. En fait, sa fonction est celle de payer de sa vie l'existence de ces deux femmes qui se livrent à travers lui une guerre.

Dans tous les livres que j'ai écrits, il y a cette mort qui attend au bout de l'histoire. Quelqu'un *doit* mourir et cette mort est toujours annoncée dès la première page. C'est l'horizon de la mort qui donne un souffle à l'écriture. Je me suis souvent demandé à quoi cet horizon me servait, pourquoi il se posait comme une sorte de préalable à l'écriture d'une histoire. Je sens la mort comme une récompense, une « mission » à accomplir, une façon de nettoyer le monde d'une obligation de vivre qui vient avec lui. Exister est un état imposé de l'extérieur et apparemment ça me préoccupe beaucoup. Dans tous mes livres, la vie est posée comme invivable, c'est un problème auquel remédier.

Comme tu l'as constaté, les deux personnages féminins se ressemblent étrangement. Une femme à deux têtes. On peut dire qu'il s'agit d'une même femme dont l'une réfléchit son propre état et le monde dans lequel elle vit, par sa pensée, alors que l'autre agit dans le monde. Julie pense sa propre aliénation alors que Rose s'y engloutit, va ultimement en toucher le fond par la vaginoplastie. Julie *voit* et Rose *montre*.

Spirale — C'est intéressant, cette nuance entre tes deux personnages féminins. L'une qui voit et l'autre qui montre. L'une qui observe et l'autre qui se donne en spectacle. Mais dans les deux cas, en ce qui concerne leur rapport à leur corps, il y a une tache aveugle, un point de cécité, qui me paraît lié à ce que tu appelles la burqa occidentale, thème central de ton œuvre... Tout en prétendant / s'imaginant s'exposer, se rendre « montrable » par la chirurgie esthétique, le souci du corps, etc., on cache et on *se* cache?

Nelly Arcan — Oui, le corps des femmes est une tache aveugle, mais c'est aussi une tache omniprésente. La femme occidentale *est* un sexe, un être dont le corps entier, avec ce qu'il contient d'énergie vitale, est totalement travaillé, sculpté, pensé pour la captation du désir des hommes. Cette exigence de captation vient de l'intérieur des femmes, elle est en quelque sorte inhérente à la féminité, mais elle est surtout nourrie par un commandement social répété à travers le foisonnement des images sexuelles commerciales, qui deviennent un impératif, la seule façon d'être. Je les appelle les Femmes-Vulves, des femmes qui se recouvrent de leur propre sexe comme une peau de cuir qu'elles étalent sur la surface du corps et qui finit par le cacher. La femme occidentale est un sexe derrière lequel elle disparaît, alors que la femme voilée par la burqa, la vraie, est aussi un sexe, que l'on recouvre de la tête aux pieds, pour le faire disparaître. Le lien entre les deux façons

La femme occidentale est un sexe, un être dont le corps entier, avec ce qu'il contient d'énergie vitale, est totalement travaillé, sculpté, pensé pour la captation du désir des hommes.

d'être un sexe est le contrôle de l'érection des hommes, d'un côté opéré par la société de consommation (où les femmes plongent) qui tend à créer la promesse d'une tension sexuelle permanente dont les femmes tiendraient les rênes par l'acharnement esthétique, et de l'autre par les hommes qui veulent s'assurer de pouvoir choisir le moment, le lieu, et la façon dont cette tension sera créée. Ils contrôlent l'effet de captation que la femme a sur eux. Bref, dans les deux cas, le sexe féminin est central, c'est aussi une cage.

Spirale — Tu parlais de « mort annoncée » dans tes livres... Ici il s'agit de celle de Charles, qui paie de sa vie la lutte de Rose et Julie pour sa conquête. Il y a quelque chose d'éminemment tragique là-dedans. Tu crées une attente inquiète chez le lecteur, qui *sait* ce que le personnage de Charles ignore. On le voit se débattre, en vain, car on sait que tout est perdu d'avance. Cela lui donne une dimension symbolique, ne crois-tu pas?

Nelly Arcan — S'il y a une dimension symbolique, je ne saurais pas la définir. Seuls Dieu et les suicidés savent quand et comment on meurt. Mais la mort, même celle par suicide, vient toujours encercler la vie d'un sens. La mort ne survient pas absurdement, elle est l'aboutissement logique du pacte suicidaire ou du destin; la mort qu'on appelle, ou celle qui surprend, suit toujours un plan.

Spirale — Tu crois au Destin? Au fait que la mort soit l'accomplissement d'une prédestination qu'on ne peut infléchir qu'en précipitant sa propre fin?

Nelly Arcan — Je parle du fonctionnement d'un univers décrit dans mes livres. Je ne crois pas en Dieu ni au destin, mais ces deux figures se *retrouvent dans mon univers roma*nesque. Je ne crois pas qu'il y ait de texte écrit à l'avance qui nous déterminerait, je ne crois pas qu'il y ait un Programme; mais quand j'écris, l'écriture devient ce texte écrit à l'avance, qui va vers sa fin, qui porte en lui sa fin, et qui a un droit absolu de vie ou de mort.

Spirale — Cette dimension à la fois symbolique et tragique, liée au fatalisme, que l'on trouve dans *À ciel ouvert*, existait dans tes livres précédents (particulièrement dans *Folle)* mais n'a-t-elle pas été, comment dire, reléguée à l'arrière-plan en raison d'un réflexe de lecture selon lequel un récit d'autofiction (ou tout récit s'y apparentant) ne peut être que « ponctuellement nombriliste », qu'on lui refuse souvent toute portée allégorique ou universelle? Que penses-tu de ce préjugé de lecture?

Entre écrire chez soi dans le vase clos de son appartement pendant des mois et des mois, en tête à tête avec une histoire en train de voir le jour, et ce qu'il advient de ce travail après sa publication, à la limite, il n'existe aucun lien. Contrôler la vie d'un livre est impossible. On ne peut qu'attendre et voir.

Nelly Arcan — Il s'agit d'un préjugé, c'est vrai. Ce qui devrait compter sont les qualités du texte : la langue, la recherche de la vérité, le souci de la forme. Cela dit, je ne trouve pas que mes livres aient des structures particulièrement complexes. *Putain* se construit sur un principe de libre association et de digressions qui prennent appui sur trois ou quatre points de repère, d'où sa circularité. *Folle* se déploie également sur ce principe de libre association et de *digressions, quoiqu'un peu moins, et* prend l'aspect d'une lettre en train de s'écrire, dont le point final est posé à la veille d'un suicide. *À ciel ouvert* pose un regard sur une histoire passée, dont les événements, annoncés à l'avance, se réalisent, forment un tissu dont les motifs mènent à la mort de Charles.

Spirale — Je disais tout à l'heure que dans *À ciel ouvert* comme dans *Folle*, on sent la fatalité, la fin annoncée d'emblée contre laquelle doit se battre le protagoniste... Mais il semble y avoir une différence entre les deux... Dans le cas de *Folle*, la fatalité est connue par la narratrice et ainsi précipitée, choisie, tandis que dans *À ciel ouvert*, elle est *subie*. Dans *Folle*, la narratrice était à la fois victime et artisan de son destin...

Nelly Arcan — Dans *À ciel ouvert*, les personnages ne savent rien de ce qui va leur arriver, sauf dans le cas de Rose qui sait d'emblée, *par son petit doigt*, que Charles va la quitter pour Julie — mais sans plus. Le destin tragique est mené par la narration omnisciente, d'où l'impossibilité de précipiter ou d'éviter. C'est Dieu qui parle. Dans *Folle*, la narratrice devient maîtresse de son destin parce qu'elle s'est engagée à se suicider. Elle sait qu'elle va mourir parce qu'elle en a décidé ainsi, et cette décision, une fois énoncée, devient irrévocable, comme si elle ne lui appartenait plus, comme si cette décision était déjà *écrite dans le ciel* avant même d'être énoncée. L'énonciation ne fait que répéter ce *qui avait déjà été décrété en haut* lieu. Tous ses échecs, dont le plus douloureux est l'échec amoureux — qui est avant tout un échec à combler entièrement son amant —, et qui survient à l'aube d'une date de suicide fixée quinze ans auparavant, viennent confirmer cette existence autonome du pacte. En pactisant, le suicide devient obligatoire, devient un destin.

Spirale — Je trouve intéressant ce parallèle narrateur omniscient / Dieu. Dans ce cas, la narratrice de *Folle*, ou les suicidaires en général, prendraient en quelque sorte possession du récit dans lequel leur vie est inscrite, et tenteraient de l'infléchir, seraient même prêts à mourir pour ça... Une fois le pacte établi, pour tes personnages, pas de retour possible?

Nelly Arcan — On ne peut pas dire qu'ils soient prêts à mourir pour ça, plutôt que le pacte, ou même une simple idée, devient une force supérieure qui les prend en charge, les gouverne, les charrie comme un courant. Le choix n'existe pas. Dans *À ciel ouvert*, on retrouve ce phénomène quand l'idée de passer par la vaginoplastie frappe Rose : une fois l'idée formée dans son esprit, elle est devenue, en soi, un commandement, un ordre. Rose en prend elle-même conscience, de la force aspirante de ce « projet » : à un moment, elle se dit que l'idée de son sexe refondu par la chirurgie l'a avalée, donc que la décision ne lui appartient plus.

Spirale — On ne parle pas assez, je trouve, de l'important travail que tu fais, dans tes romans, sur la forme. Comment se développe la structure des textes que tu écris? Y a-t-il un plan fixé d'avance, auquel toi et tes personnages sont inexorablement soumis? Est-ce que ça se construit à mesure que tu avances? Le point d'arrivée, qui en général est inscrit en ouverture de tes romans, est-il déterminé au début de l'écriture, ou t'arrive-t-il d'écrire l'ouverture de tes romans à la fin, selon ce que le processus d'écriture a donné?

Nelly Arcan — Je suis d'accord pour dire que je travaille beaucoup le texte. Mais la structure? Si elle s'ins*talle, c'est tout à fait instinctivement.* Je n'écris jamais avec un plan, ou s'il y en a un, ce n'est pas un plan

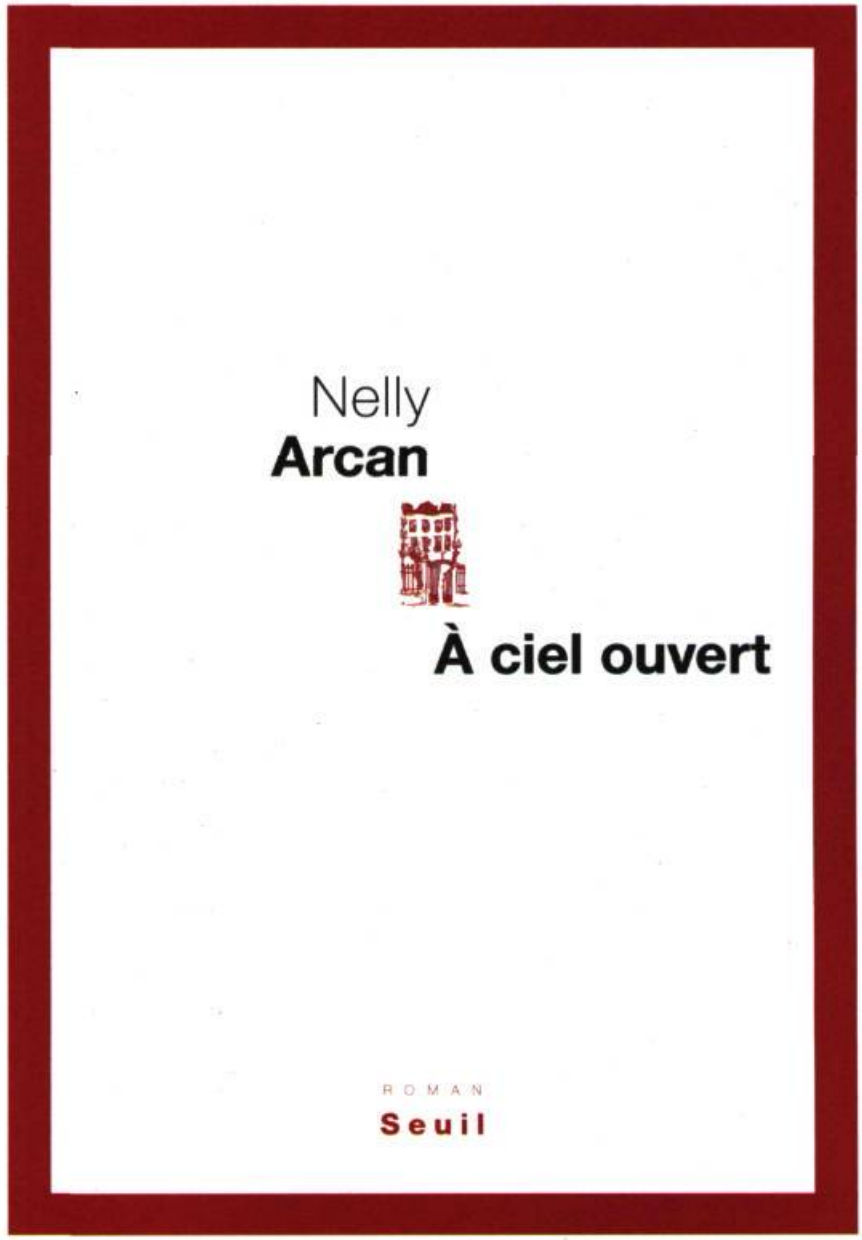
d'ensemble mais plutôt une idée de scène, dont la forme s'impose d'elle-même au fur et à mesure qu'elle s'écrit. J'ai éprouvé des problèmes en écrivant *À ciel ouvert*, dans la mesure où cet instinct s'est parfois révélé insuffisant : le livre a commencé à déborder de lui-même, à devenir informe. J'ai dû faire d'innombrables coupures pour resserrer le propos qui avait tendance à effriter la structure.

Spirale — Pari réussi... Et instinct redoutable ! Que penses-tu de l'autofiction, aujourd'hui ?

Nelly Arcan — Pour faire *short*, je dirais que le plus grand problème de l'autofiction vient de l'extrême vulnérabilité dans laquelle ses auteurs se placent en devenant leur propre personnage principal. De savoir que la vie de l'auteur est mise en scène dans un livre fige l'attention des lecteurs sur ce fait. À la lecture ils se disent : c'est sa vie, c'est sa vie, c'est sa vie. Ensuite ils tendent à faire payer l'auteur pour son « péché ». Cette vie est jugée, l'auteur est jugé, son procédé est jugé. Que le texte soit réussi, efficace, que l'auteur fasse preuve de talent, tout cela n'arrive pas à écarter de la conscience des lecteurs qu'il s'agit de « sa vie ». C'est une question de perception. Pour faire un parallèle sur ce problème de perception : on a refusé certains rôles (au cinéma) à une femme que je connais... parce qu'elle était trop belle. Sa beauté cachait son talent, on ne voyait qu'elle à l'écran. Peu importe ce qui se passait autour, lorsqu'elle jouait, on ne pouvait s'empêcher de se dire : qu'elle est belle, qu'elle est belle... Les seuls rôles qui lui allaient étaient ceux où sa beauté devenait un enjeu, où elle devenait une matière à traiter. Sa beauté était un bouchon dans le regard du spectateur. De la même façon, l'autofiction pose un bouchon sur le texte, qui empêche parfois la lecture. À moins d'être un bon lecteur. Cela dit, certains textes d'autofiction peuvent être mauvais, tout comme certains textes de fiction.

Spirale — Lorsque tu regardes derrière, vers ce que tu as accompli, que vois-tu ? Qu'aimerais-tu que l'on en retienne, que l'on en comprenne, et qui n'aurait pas été compris ?

Nelly Arcan — Quand je regarde derrière, je ne suis certaine de rien. Je ne suis même pas certaine de vouloir y réfléchir. La tentative de compréhension n'en vaut pas la peine. Entre écrire chez soi dans le vase clos de son appartement pendant des mois et des mois, en tête à tête avec une histoire en train de voir le jour, et ce qu'il advient de ce travail après sa publication, à la limite, il n'existe aucun lien. Contrôler la vie d'un livre est impossible. On ne peut qu'attendre et voir. On tombe du côté de la représentation promotionnelle, des médias, de la stratégie de marketing qui, il faut le dire, puisqu'on en parle, se prêtent très mal à l'aspect sacrificiel de mes deux premiers livres où je me donne à voir *littérairement* — donc à travers un travail d'écriture qui fait office d'écran, comme un voile — pour ensuite me donner à nouveau à voir... tout court. Je peux en revanche affirmer que les deux aspects de la vie d'un livre, la gestation jusqu'à la naissance et ensuite la mise en liberté de « l'enfant » lâché dans l'arène, ou soi-même *en tant que livre*, ne se heurtent que pour un temps. Les livres ne s'en trouvent pas affectés à long terme — la corruption, s'il y en a une, demeure momentanée, les livres restent physiquement les mêmes et sont ensuite lus dans le passage des années sans cette mémoire polluante où l'image médiatique vient se plaquer sur le texte. J'ai aussi compris *sur le tas* que le message à transmettre, dans les médias, eh bien ! on doit y renoncer. Le message qui se déploie dans l'écriture (qui est toujours paradoxal, par ailleurs) ne peut pas être délivré dans l'instantanéité, dans ces flashes, ces « mouches à feu » par lesquels les auteurs sont appelés à se promouvoir.



Chih-Chien Wang, **Red Man,** 2004
Impression au jet d'encre (24 x 30 pouces)
Gracieuseté de l'artiste